

REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : PAUL FLAT

N° 23. — 1^{er} SEM.

47^e ANNÉE

5 JUIN 1909



LETTERES INÉDITES

DE RICHARD WAGNER A SA FAMILLE (1)

A Cécile Avenarius

Venise, 28 janvier 59.

Sois assurée, chère Cécile, que je t'aurais écrit prochainement, même sans ta lettre d'aujourd'hui. Ne pas t'avoir répondu, l'année passée, me pesait toujours sur la conscience; mais, certes, pas seulement comme un remords. Je mène une existence si extraordinairement solitaire, que je ne vis, pour ainsi dire, que des évocations de la fantaisie ou du souvenir. Bien que ce cercle soit fort étendu, tu y figures pourtant fréquemment; il y a peu de temps je voulais m'informer de ton adresse, l'ayant perdue. Il m'est doux, maintenant, de l'avoir reçue de toi-même. Merci beaucoup pour ta communication d'aujourd'hui. Du *Lohengrin* à Berlin, je n'avais encore d'autres nouvelles que le contenu d'une dépêche de Bülow. La représentation fut, paraît-il, tolérable et l'accueil bon. En ce qui concerne le premier point et si cela pouvait me satisfaire, je laisse la question de côté; mais, dans les conjonctures actuelles, le second point est pour moi le plus important, car mon attachement à la vie dépend, pour l'avenir, de recettes de ce genre (les plus fortes recettes me viennent toujours des plus mauvaises représentations!) Mes œuvres ne me donnent du plaisir que quand je suis en train d'y travailler; dès qu'elles sont terminées, elles ne me procurent que

des tracas, et le seul bien qui en résulte, ce sont les moyens de me livrer à de nouveaux travaux, en me rendant l'existence possible.

Le portrait du père Geyer est maintenant toujours devant moi sur mon bureau. Quelqu'un de ma connaissance, qui faisait le voyage de Zurich à Leipzig et qui est lié d'amitié avec les fils de Herm. Br., m'a fait du portrait une photographie excellemment réussie, et, à son retour, m'a procuré la touchante surprise de me l'offrir. Ce portrait est l'un des rares objets que j'ai pris avec moi, à mon départ de Zurich. Il constitue un lien, grâce auquel je me sens rattaché au monde; tandis que, autrement, le sentiment de la solitude et du détachement prédomine. J'ai écrit à Ottilie pour la remercier (1). Elle ne m'a pas répondu. Il y a quelque temps, j'avais besoin d'un livre de la librairie Brockhaus, dont l'acquisition dépassait mes moyens. J'écrivis donc à Hermann, lui donnai avis, et le priai de me procurer ce livre. comme pour lui-même, fût-ce en location (2). Lui, non plus, ne m'a pas répondu, bien que ma demande méritât, tout au moins, un « oui » ou un « non ».

Il m'est d'autant plus doux de constater, maintenant, que toi, tu ne t'es pas laissée effrayer par mon silence. Ta lettre d'alors m'arriva dans une période de trouble affreux. La véritable origine des chagrins sans nom, des secousses terribles, qui me frappèrent, l'an dernier, c'est le triste état de santé de ma femme. Bien qu'elle se soit conduite avec un manque de jugement et un esprit d'animosité inouïs, dans des circonstances extrêmement délicates, je ne puis, en

(1) La lettre n'existe plus.

(2) Même observation.

(1) Voir la *Revue Bleue*, des 1^{er}, 8, 15, 22 et 29 mai 1909.

fin de compte, vraiment lui en vouloir. Chacun souffre à sa façon, elle aussi — mais elle souffre et souffrit particulièrement. Il faut se représenter l'état persistant d'un cœur malade comme peut l'être, momentanément, celui d'un être humain sous le coup d'une terreur mortelle et, outre cela, durant toute une année, en proie à l'insomnie pour ainsi dire absolue ! Il n'est pas possible de rendre un être, affligé de telles souffrances, responsable pour des actes qu'il commet dans un état de demi-folie. Cependant la vie en commun était devenue, finalement, intolérable. Il me fallait me procurer, par le moyen de la solitude, des forces nouvelles, pour pouvoir tenir bon ; le changement et la diversion, je le savais, devaient faire du bien à Minna. Il semble, maintenant, que l'existence lui soit devenue supportable à Dresde, quoique, à mon grand chagrin, j'apprenne qu'elle prête encore beaucoup l'oreille aux cancans. A présent que j'ai conquis un peu de repos et que je me suis, plus ou moins, ressaisi, j'ai pris la résolution de la traiter, toujours, avec ménagement et avec douceur ; il s'agit, avant tout, de lui relever le moral, dont dépend surtout son état. Sa vie repose si complètement dans mes mains que, de même que je pourrais lui donner rapidement le coup de la mort, je ne puis, naturellement, plus employer ces mains qu'à lui administrer des soins.

Il se passera quelque temps encore, avant que j'écrive à Clara : ce que j'aurais à lui dire m'impressionne trop violemment. Mais écris-lui, toi, qu'elle ne doit pas prendre en mauvaise part ma récente recommandation. Je crois pouvoir reconnaître, d'après les lettres de Minna, à l'époque où elle se trouvait auprès de Clara, que celle-ci avait les meilleures intentions du monde et, je le crois vraiment aussi, s'employa avec l'intuition la plus avisée, à peser, de façon quelque peu décisive, sur l'esprit de Minna, en ce qui concerne ses rapports vis-à-vis de moi. Dans une certaine mesure, ma lettre de Genève l'y avait autorisée. Tout ce qui peut ou pouvait me concerner devait, cependant bientôt, rester tout à fait hors de question, tant que j'avais devant les yeux le triste état de la femme angoissée et souffrant aussi, de façon si terrible, de sa maladie. Il me semblait que telle devait être la conviction de quiconque l'approchait de près et c'est pourquoi je priai Clara d'éviter seulement dans ses conversations avec Minna, tout ce qui pouvait lui causer de nouvelles émotions. C'est cette recommandation qui l'a peut-être froissée. Qu'elle se rende donc compte qu'il est trop tard pour toute espèce de démarche, notamment que ce serait une cruauté tout à fait inutile et infructueuse que d'amener Minna à la conscience de sa véritable situation vis-à-vis de moi ; j'ai confiance, alors, qu'elle reconnaîtra que, une chose étant absolument impos-

sible, mieux vaut avoir en vue l'autre, c'est-à-dire laisser affectueusement ses illusions à la malheureuse, afin de lui procurer le secours d'un peu de repos pour le reste d'une existence destinée aux souffrances et aux chagrins. C'est à cela, précisément, que je suis résolu. Car la seule satisfaction dont je puisse encore jouir, c'est de causer à autrui le moins de mal possible. Quiconque m'est tout proche saura, par le fait, se venir en aide à lui-même. Par contre, les plus graves soucis atteindront ceux qui me comprennent si peu.

Sur la tournure extérieure de ma vie à venir, je ne puis, pour le moment, presque rien te dire : je te remercie, néanmoins ; pour ta sollicitude à cet égard. La grâce du Roi de Saxe, je puis difficilement l'espérer. Cependant, il n'est pas impossible qu'à la faveur d'une entente entre quelques princes, bien disposés à mon égard, j'obtienne, à titre exceptionnel, la permission de séjourner dans certains États confédérés, hormis la Saxe. Une décision doit intervenir dans le courant de l'année.

Avant tout, il est certain que ma nouvelle œuvre, *Tristan et Isolde*, sera donnée pour la première fois, en septembre, à Carlsruhe. L'hiver prochain, mon intention est de le passer, de nouveau, avec Minna. Où ? Cela dépendra beaucoup de son état de santé ; en tout cas, il faudra que je cherche pour elle un endroit du Midi, dont le climat soit particulièrement doux. Cependant, précisément sur ce point, c'est l'indécision absolue. Paris m'est des plus antipathiques. Venise, pour l'instant, me suffit amplement. Je vis ici, pour ainsi dire, à l'écart du monde entier, entre le ciel et la mer, dans la plus grande retraite. Par malheur, j'ai été malade ; non pas dangereusement, mais de façon très contrariante. Je pense rester ici jusqu'en juin.

A l'occasion, demande donc à Édouard, s'il voudrait prendre la peine de songer à la meilleure façon, pour moi, de publier, avec le plus de chances de succès, le poème de l'*Anneau du Nibelung*. Je ne puis m'empêcher de croire que l'apparition de ce poème, par elle-même, constituerait un événement littéraire, et que l'œuvre aurait un succès durable. Pour cela, il faut cependant que les dispositions soient prises déjà lors de la publication, et la façon dont les Härtel apprécient et mènent des affaires de ce genre — comme simple accessoire d'un article musical de leur maison d'édition — ne me représente nullement le *desideratum*. Veuille prier Édouard d'y songer.

On vient précisément me déranger ; il faut que je termine.

Adieu, ma bonne sœur. Pense à moi et donne plus fréquemment de tes nouvelles. Si je ne réponds pas sur l'heure, ne l'attribue pas à de l'indifférence. Je

suis toujours souffrant, le plus souvent par compassion et l'amertume diminue de plus en plus en moi.

Cela m'a fait du bien de pouvoir m'entretenir un instant avec toi. Salue cordialement pour moi ton mari et tes enfants, et sois toujours assurée de ma sympathie, aussi de mon affection.

Ton frère,

RICHARD.

A sa sœur Clara Wolfram,

Biebrich, 2 juin 1862.

Ma chère Clara,

Dès nouvelles de Minna, je dois conclure que le mariage de M... (1) a lieu ces jours-ci. Je suis, pour ce qui me concerne, à ce point sevré de toute vie de famille, oui, même de tous sentiments familiaux, qu'il faut, vraiment, une circonstance extraordinaire, pour me ramener dans ce cercle de relations sociales. Cependant, sois assurée que je n'aurais pas pu me résoudre à laisser passer cet événement, sans me rapprocher de ma fidèle vieille sœur par un cordial salut. Si nous vivions ensemble, tu recevrais, sans nul doute, des preuves plus continues de mon attachement. Etant donné ma vie présente, uniquement préoccupé, dans le calme et la retraite, de sauvegarder mon travail, mon dernier refuge pour me défendre du monde, et, cependant, à chaque instant menacé dans ce repos par des intrusions de tout genre, il me faut prendre, pour ainsi dire, en aversion tout rapport avec l'extérieur et me soucier d'éluider tout ce qui pourrait occasionner l'éparpillement de mon temps et de mon attention. Tu ne pourrais croire combien ce souci est fondé et combien je souffre, à tout instant, de l'agitation et de la non-réussite. C'est à tel point que; souvent, je me figure devoir abandonner tout espoir de m'entendre avec la race humaine, et notamment tout espoir de pouvoir frayer encore avec elle. Ces jours-ci, je reviens à Biebrich, de Carlsruhe, où finalement toutes mes expériences répétées m'ont amené, au cours d'une très émouvante conférence avec le Grand-Duc, à renoncer à toutes les espérances que j'avais fondées sur son amitié. En effet, je ne pouvais faire autrement que de me plaindre de son directeur du théâtre de la Cour, E. Devrient, en termes tels que, si je ne voulais à aucun prix perdre cet homme, il me fallait renoncer, d'autre part, à tous mes projets. Au cours de mon voyage de retour, et réfléchissant à mon avenir, mon esprit n'entrevoyait plus, comme unique refuge, que la perspective d'une mort prochaine. Arrivé à la maison, je trouvai une lettre de Minna, qui provoqua en moi les plus cruelles inquiétudes à son sujet. Car cette lettre me donnait véritablement

l'impression d'une personne en proie à la folie. Elle doit se trouver, encore une fois, dans un terrible état d'exaltation! Dieu veuille que son séjour à Reichenhall amène une amélioration! D'après maints précédents, il est permis de l'espérer. Au surplus, il me faut croire qu'une interruption de certaine durée dans notre correspondance et la seule communication de l'indispensable, peut, maintenant, aider en quelque mesure à lui procurer le calme. Peut-être se ressaisira-t-elle, de nouveau, plus ou moins, lorsqu'elle arrivera à pouvoir s'occuper de la petite installation projetée à Dresde. Pour ce qui me concerne, je prends toutes mes dispositions en vue de parvenir à terminer mon opéra et, ensuite, de pouvoir aller rejoindre Minna à Dresde. De tout cœur, j'espère et je souhaite, alors, que Dresde redevienne, peu à peu, mon *home*. Je n'ai pas d'autre plan ni d'autre souhait, car cette espérance est vraiment la seule, à laquelle je puisse encore fermement me rattacher. La pensée de la patrie et de la famille est ici d'un très grand poids et, quoique je n'aie encore parlé de la chose à aucun des miens, je puis t'assurer, en toute franchise, que votre proximité et la perspective de relations avec vous autres entre en ligne de compte, pour une grande part, dans mes souhaits, précisément pour ce qui touche la Saxe et Dresde.

J'accomplis aujourd'hui mon premier acte de rentrée dans le cercle de la famille, en te priant d'adresser à M... mes vœux de bonheur les plus sincères à l'occasion de son mariage. Tout ce que j'ai appris au sujet de son fiancé me garantit que ces vœux recevront leur accomplissement. Dis-lui qu'elle et son jeune époux appartiennent au groupe de personnes parmi lesquelles j'espère, un jour, bientôt, me sentir comme au milieu des miens.

Bien des choses de ma part, aussi, à ton bon mari; veuille bien lui transmettre mes meilleures affections. Sois heureuse et, en toutes circonstances adverses, confie-toi au dévouement de :

Ton frère,

RICHARD.

A sa sœur Clara Wolfram

Biebrich a. Rh., 11 juill. 1862.

Comment pouvais-tu craindre, chère Clara, que ta lettre pourrait contenir quoi que ce fût de nature à provoquer de ma part de l'animosité contre toi? Jusqu'à présent, je n'ai toléré aucune immixtion et j'ai tenté de m'en tirer tout seul, pour ce qui concerne la malheureuse femme qui, sans aucune utilité, me torture et se torture elle-même mortellement. Mais il n'y a vraiment pas de fin à cet état de folie et, en vérité, la seule ressource d'apaisement qui me reste,

(1) Sans doute une de ses nièces.

c'est d'entretenir à cœur ouvert les autres et les miens de cette situation irrémédiable : depuis que j'entends votre voix, c'est comme s'il m'arrivait un peu de lumière. La pénible maladie de Minna m'impose comme unique devoir celui de la soigner : son triste caractère, qui poursuit de haine et d'envie tout ce qui me touche, pouvait m'en dispenser déjà depuis longtemps. Cependant, je vois, à présent, que, moi aussi, je puis être mis dans l'impossibilité d'agir avec succès pour calmer les souffrances de son cœur. La continuation ou la reprise de notre vie commune devient ici la chose la plus folle et la plus absurde qui puisse advenir. Il s'agit maintenant de savoir comment aviser pour y mettre fin ; et pour cela tout dépend de ce que le tact de Minna lui suggérera. Je lui ai offert une petite installation à Dresde : elle y réserverait une chambre à mon intention. Je tâcherai d'aller la voir là-bas ; si elle se conduit de façon raisonnable (ce dont je doute absolument !), il me sera possible de lui rendre de fréquentes visites et, comme je me réserve ouvertement autre part une calme retraite pour mon travail, je puis encore, sans lui faire honte, cacher la rupture au monde. C'est le dernier effort dont soit capable ma bonne volonté. Cependant, je doute encore qu'il aboutisse à un résultat favorable. La pensée d'une séparation n'est pas encore sortie de ma pensée, si prochaine qu'elle apparaisse et si excusable que soit, de ma part, le désir de réaliser l'espérance de vivre mes dernières années aux côtés d'un être sympathique, pour le plus grand bien de mon travail. Pourtant, ce n'est point le bonheur que je recherche, mais uniquement la possibilité de me délivrer d'un poids, qui pèse misérablement sur moi. L'instant favorable pour cela, je l'ai, depuis longtemps, laissé échapper : ma longanimité, tout autant que mon sentiment du devoir, m'ont amené à tolérer le développement d'un mal irrémédiable, au point qu'il n'est plus humainement possible de le supporter. A présent, je ne pourrais plus invoquer, au point de vue humain, d'autre motif de séparation que les avantages réciproques d'une rupture absolue.

Tu le vois, ma bien chère Clara, je suis tout à fait d'accord avec toi ; plus encore, je t'admire et j'admire la clarté de ton intuition, que n'ont pu troubler les rapports erronés de Minna au sujet de notre situation. Suffit ! Dans la seconde quinzaine d'août, je pense venir, pour quelques jours, à Dresde et aussi te rendre visite. Prie alors Cécile de s'y trouver en même temps que moi : il ne faut, cependant, pas qu'elle me torture avec ses jérémiades à la Minna ; elle paraît n'avoir aucune idée de ma situation péniblement embrouillée, ni de mes tristes dispositions d'esprit.

Ma chambre, précisément, est remplie de visi-

teurs. Contente-toi de ce peu, chère Clara. Crois à ma sincère reconnaissance pour ta bonne lettre et sois assurée qu'elle m'a fait beaucoup de bien. Mille bonnes salutations !

Ton,

RICHARD.

A sa nièce Franziska Ritter (1).

Francfort, lundi matin.

Très chère Fränze,

Tu es avisée et tu as le cœur situé à la bonne place. L'homme aux 1.000 thaler est trouvé ; cela dépend de toi. Ecoute ! Va voir le Dr X !... Il a de la fortune, c'est mon ami d'enfance, il m'aime. Déjà il a fait des sacrifices pour réparer des erreurs de ma folle jeunesse ; aujourd'hui, il pourrait me venir en aide pour des intérêts plus élevés. Dis lui que je serais prêt à diriger un grand concert à Leipzig, en février, s'il mettait fin à ma situation misérable par une avance immédiate de 1.000 th. Qu'il se place à la tête d'un comité pour ce concert : on pourrait aussi suggérer l'idée d'un présent honorifique de ma ville natale pour moi. Avec les bénéfices de ce concert de février, je rembourserai immédiatement les 1.000 th. Si les bénéfices ne sont pas suffisants, je compléterai la somme au moyen de la recette du concert suivant à Berlin.

Dis-lui ce que la famille Ritter a si longtemps fait pour moi et combien elle regrette de n'être plus en état de le faire. Bref ! Hardi ! Il doit intervenir ! Si, finalement, la grosseur de la somme effarouche, descends, en cas de nécessité absolue, jusqu'à 600 th. Si tu obtiens 1.000 th., Sascha recevra là-dessus, tout de suite, 100 th. Au pis aller, il faudrait que X. avançât 200 th., qui devraient être envoyés, sur l'heure, à ma femme, 16, Walpurgisstr. Dresde. En tout cas, cet envoi devrait s'effectuer immédiatement de Leipzig.

Avise donc !

Je ne parvenais pas à m'endormir : c'est alors que l'idée m'entra, soudainement, dans la cervelle, de cette solution, comme étant aisée — mais toi seule peux mettre l'affaire sur pied.

Je t'en prie, informe-moi sans tarder, par dépêche à Biebrich (rédaction discrète) du résultat. J'espère recevoir cette dépêche, mettons demain mardi, à midi.

Adieu ! Mille salutations amicales pour vous, chers enfants.

Ton,

RICHARD W.

(A suivre.)

(1) Fille d'Albert Wagner.